

mières électriques comme des étoiles, brillent là-haut sur la grande plateforme, mais ici, les deux rives se resserrant, le courant est fort et bientôt Rockliff fait derrière nous.

Ensuite, c'est l'île Chaudière que nous apercevons, et dont à l'extrémité Ouest, on a fait un emplacement propre aux pique-niques, etc.

Plus bas, c'est l'île aux Canards, qui commence sur le côté Ontario de la rivière, vis-à-vis l'extrémité Est de l'île Chaudière.

Et plus bas encore, d'autres îles, semées ainsi le long de l'Otaouais, par la Main Divine. Elles sont toutes charmantes, pittoresques, délicieuses.

Vers les neuf heures nous arrivons enfin au but de notre petite expédition : les îles Pitré. Nous sommes alors à douze ou treize milles d'Ottawa.

Quelques uns prétendent que Pitré devrait se lire *Pitrie*, nom écossais ; d'autres maintiennent que c'est *Pitré*. Comme j'ignore lequel est le bon des deux, et comme je préfère celui qui sonne mieux en notre langue, j'incline pour ce dernier.

Vous décrirai-je l'endroit choisi pour notre campement ? A quoi bon ! Que je vous dise seulement qu'il était ravissant, riant, gai ; en un mot séduisant, pour des Nemrods ou des pêcheurs comme mes amis et moi, qui n'avions pas encore abattu un moineau ou pris un maskinongé.

Nous halâmes notre esquif sur la berge et nous dressâmes une tente à vingt pas du rivage, sous les branches touffues d'un gros chêne, afin que, le lendemain, lorsque reparaitrait les chauds rayons du grand astre, nous fassions à l'ombre.

M. Lauriat, père, un expert en ces choses, s'occupa de la cuisine. Il nous promit un festin champêtre auquel nous ferions grandement honneur.

Il avait raison, et nous mangeâmes comme des loupes affamées.

C'est l'air chargé d'un oxygène vivifiant, sans doute, qui nous aiguise l'appétit comme cela et nous fait alors trouver tel ou tel mets cent fois meilleur qu'en ville.

Le souper fini, chacun de nous offre une ligne, avec un appât très tentatif, aux habitants de l'onde.

Pais, allumant la pipe ou roulant une cigarette en attendant que le poisson se prenne à nos filets, nous fumons avec délice.

Mais... silence ! ça mord !

Et, tour à tour, nous retirons notre ligne de l'eau, avec quelque frétin au bout, s'agitant vigoureusement.

Quand l'obscurité nous rend ce sport impossible, nous nous réfugions sous notre tente, mais non pour nous livrer de suite au sommeil. Assis en cercle, en farnant, nous jasons de pêche et de chasse.

Ah ! les bonnes histoires que nous racontons et que parfois, en souriant, nous acceptons *cum grano salis*.

Que voulez-vous ? Sans vouloir poser à la hâblerie, il se peut bien que, dans son enthousiasme pour son amusement favori, le disciple d'Isaac Walton ou de saint Hubert exagère quelque peu ses exploits, mais ce qui nous fit tous frémir et m'impressionna fortement, fut l'affaire que nous raconta M. Lauriat, aîné.

Figurez-vous, nous dit-il, un parti de joyeux compères partant de la ville le samedi soir, au nombre de cinq, dont quatre avaient l'habitude de ces expéditions. Le cinquième, Charles X..., débatait.

Le même soir, à leur campement, ils burent plusieurs bouteilles de genièvre, et le dimanche matin, la tête encore lourde sous les fumées de l'eau-de-vie, ils sommeillaient pesamment. Parfois, on eut dit qu'ils faisaient des efforts pour s'éveiller, mais ils semblaient cloués au sol.

Enfin, l'un d'eux, le nouveau compagnon, s'éveilla en s'étirant lentement. Bientôt l'atmosphère rafraîchissante et vivifiante du matin le rétablit complètement. Comme ses amis dormaient encore, il fit du feu, puis jeta une ligne à l'eau pour pêcher.

Quinze ou vingt minutes après, ses camarades se levaient à leur tour. Leur cordon-bleu prépara le déjeuner et tous mangèrent de bon appétit.

Quand la cloche du sanctuaire sonna pour la messe, Charles parla d'aller entendre l'office divin, mais ses amis le raillèrent.

— Tu n'es pas fou ! lui disaient-ils. Aller à l'église ! mais c'est perdre la plus belle partie de notre journée ! Nous aurions aussi bien fait de rester à Ottawa alors, et d'aller à la messe là. Allons ! quand même tu manquerais à ce devoir une fois, est-ce si mal ?... Tu n'en mourras pas aujourd'hui et tu pourras t'en confesser plus tard si ta conscience l'exige. Dis ton chapelet tout à l'heure pour cela.

Et chacun, en riant, plaçait son mot qu'il croyait bien drôle.

Le pauvre garçon ne sut résister à leurs moqueries, se résigna à manquer la messe, et quoiqu'il tentât ensuite de faire montre de gaieté, intérieurement il était désolé.

Cependant, la journée s'écoula radieuse, belle, splendide, et aucun accident ne vint en ternir la beauté.

Nos cinq gaillards devaient revenir à la capitale le lundi matin.

Dans les premières heures du lundi, Charles se réveilla, et la nuit étant fraîche, il se leva doucement, sans déranger ses compagnons ; il alla ramasser des branches d'arbres qui gisaient sur le gazon, pour raviver le feu qu'il s'en allait mourant.

Pendant ce temps, un des quatre autres dormeurs se réveillant se mit sur son séant, et croyant ouïr un bruit de branches sèches se brisant sous le pied d'un être quelconque, tout près, il se leva tout à fait, puis écouta de nouveau. Cette fois le bruit fut plus distinct, et il vit quelque chose se mouvoir à quarante pas dans la lueur incertaine de l'aube naissante. Cela ressemblait à un ours.

La tête encore un peu fatiguée par le sommeil, il saisit cependant le fusil apporté avec eux, et, l'épaulant promptement, il fit feu. Un cri humain lui répondit.

En même temps, ses compagnons se levaient à la hâte de leur couches fragrantées d'herbes et de branchages. En peu de mots ils firent au courant de la situation.

Charles manquait à l'appel. Une battue faite tout de suite leur découvrit l'horrible vérité. Le pauvre infortuné, baignant dans son sang, venait d'expirer.

Mon Dieu ! quelle mort ! quelle fin et quel triste retour de ces fanfarons à la ville, le matin.

* *

— Allons, dit enfin M. Willie Gerval, assez parlé. Couchons-nous si nous voulons nous lever de bonne heure demain.

— Quelle heure est-il ? demanda le jeune M. Alfred à son père.

— Minuit, lui fut-il répondu.

— Battant ! dis-je, comme le temps passe vite ! J'ai trouvé vos histoires si intéressantes, et il faisait si bon ici, que je n'ai pas remarqué la fuite des heures.

Je m'endormis en me couchant, mais mon sommeil ne fut pas paisible. J'eus un songe affreux. Je refis dans mon rêve le drame dont j'avais entendu les tristes détails. J'étais le malheureux Charles, et au moment où l'on me mettait en joue, il me semblait que je voyais mon ami s'apprêter à m'envoyer une balle, mais je ne pouvais lui crier : " Arrête ! prends garde ! " Ma langue était comme paralysée dans ma bouche. Au moment où le coup de feu partait, je crus lâcher un grand cri, et je m'éveillai.

J'étais en sueur, mais quelle joie je ressentais en comprenant que je n'avais été que le jouet d'un rêve.

Je m'approche de l'entrée de la tente pour rafraîchir mes tempes brûlantes. Le grand air du matin me fit du bien, et je redevins bientôt moi-même.

Les ombres de la nuit se faisaient diaphanes, et mes yeux pouvaient reconnaître de plus en plus loin, des objets qui quelques moments auparavant étaient indistincts.

Soudain, mon regard effrayé, s'arrêta sur une masse sombre, à cent pas de distance, et qui ressemblait étrangement à l'un des êtres dangereux de la forêt.

Plus je regardais, plus il me semblait avoir un ours devant les yeux.

Me détournant, je comptai mes amis ; ils étaient tous là. Alors, cette fois, me dis-je, pas d'erreur possible ! Et, silencieusement, je pris le fusil que nous avions apporté, et je tirai sur l'objet qui m'avait d'abord saisi.

Avant que la fumée de la poudre se fut dissipée, MM. Willie et les deux Alfred étaient sur pieds.

— Qu'y a-t-il ? me demandèrent-ils, excités.

— Là-bas... en droite ligne... à cent pas peut-être... un ours !

Je rechargeais l'arme avec l'adresse et la vivacité d'un vieux chasseur.

— Laissez-moi tirer, moi, dit M. Alfred Lauriat, aîné.

Je lui donnai le fusil.

Boum !

Pendant que la fumée montait lentement dans l'air, un autre coup avait été préparé.

— Je crois que vous l'avez frappé, dis-je.

— Je crois que oui, aussi, dit M. Willie.

Nous aperçûmes alors l'objectif de nos coups de fusil, toujours à la même distance, mais il nous sembla que l'ours chancelait sur ses pattes, et nous regardait en ouvrant sa gueule terrible.

— Vite, donnez-moi le fusil, dit M. Gerval. Je vais vous l'abattre ! Vous ne savez pas tirer, et ce disant, il épaula, et l'écho du bois répercuta une autre détonation.

— Pas meilleur que papa et M. Royal, remarqua ironiquement le jeune M. Alfred.

— Diable ! fit Willie, je suis certain de l'avoir frappé, et ça m'étonne qu'il soit encore sur jambes.

M. Lauriat et moi, sortîmes de la tente et avançâmes prudemment vers l'ours, l'un armé d'une hache, l'autre d'un gourdin.

Assurément, nos balles devaient l'avoir blessé mortellement, et il devait être hors de combat.

Après nous en être approchés suffisamment, nous criâmes à notre jeune ami de tirer sur l'ours. Il s'empressa de nous obéir, et... son père et moi, partîmes d'un long éclat de rire.

Nos deux compagnons nous regardaient stupéfaits. Ils croyaient sans doute que nous avions perdu l'esprit.

Imaginez-vous aussi ! nous avions tous fait feu sur une grosse souche d'arbre déracinée, à demie calcinée et qui, de notre tente, ressemblait à s'y méprendre à maître Martin.

Si nous avions été moins excités et meilleurs chasseurs, après notre premier coup de fusil, en voyant l'ours toujours rester à la même place, nous aurions reconnu notre erreur, car cet animal n'est pas de ceux qui attendraient que trois ou quatre coups de fusil lui fassent adressés avant de déguerpir.

Cette aventure nous fournit à rire tout le reste de notre partie de plaisir.

Regis Roy

EXPÉRIENCES AMUSANTES

Voici un moyen simple d'orner très richement les étoffes ou les rubans de soie. On dessine sur la soie, avec un pinceau ou une plume neuve, en se servant d'une dissolution de nitrate d'argent, dans laquelle on a mis un peu de gomme pour qu'elle ne soit pas aussi coulante ; on laisse sécher quelques instants et on place ensuite la partie sur laquelle on a tracé le dessin, au dessus d'un vase dans lequel ont été mis du zinc, de l'eau et un peu d'acide sulfurique. Après quelque temps, l'argent se réduit et adhère assez fortement à l'étoffe. Des arabesques, des guirlandes exécutées de cette manière sont du plus joli effet.

OUVRAGES POPULAIRES.—*La Petite*, roman par E. Cadol, 5c ; *l'Ami des salons*, 10c ; le *Pater*, par F. Coppée, 10c ; les *Lettres d'un étudiant*, 10c ; les *Farces de Piron*, 10c ; les *Loisirs d'un homme du peuple*, 50c ; *Un disparu*, 10c. G. A. et W. Damont, libraires, 1826 Sainte-Catherine